L'ÉCOLE NORMALE WILLIAM PONTY DE SÉBIKHOTANE (1937-1965)

La formation d'une élite à l'époque coloniale

Mamadou KANDJI

L'ÉCOLE NORMALE WILLIAM PONTY DE SÉBIKHOTANE (1937-1965)

La formation d'une élite à l'époque coloniale

Presses universitaires de Dakar



© Presses universitaires de Dakar
Dakar (Sénégal)
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Dépôt légal : quatrième trimestre 2026

ISBN : 978-2-494601-97-0
EAN : 9782494601970

Du même auteur sur Sébikhotane

- *Sébikhotane, territoire d'intégration* : histoire des communautés et des mentalités, Paris, l'Harmattan, 2013.
- *Les femmes de Sébikhotane de 1900 à nos jours* : histoire économique et sociale des générations africaines, Dakar, l'Harmattan, 2016.
- *Les Mémoires de Sébikhotane* : des origines à la période postcoloniale, Dakar, Presses universitaires de Dakar, 2024.

Dédicace

Cet essai est dédié à tous les anciens Pontins, en particulier à ceux des promotions de 1960 à 1965.

Remerciements

Il me faut renouveler mes remerciements à toutes les personnes qui m'ont apporté leur aide dans la rédaction des trois essais que j'ai déjà consacrés à Sébikhotane. La tâche sera difficile de rendre compte, avec précision, de tout ce que je dois comme dette de reconnaissance aux nombreuses personnalités qui m'ont aidé en me fournissant de précieux renseignements sur un travail de cette ampleur, aussi bien par le temps qu'il a pris que par le vaste champ qu'il a couvert.

Lors de mes multiples enquêtes de terrain, plusieurs personnes m'ont indiqué des pistes, suggéré quelques idées, fourni des documents tirés de leurs archives familiales. J'ai eu l'impression, à plusieurs reprises, d'avoir abusé de leur patience dans cette recherche qui était devenue une passion grandissante en moi. Je voudrais leur adresser, à toutes, mes sincères remerciements. Le regretté Ousmane Ndour, mémoire de Sébikhotane s'il en fut ; mes deux condisciples de l'École annexe (1952-1958) qu'étaient monsieur Bara Sow et monsieur Togola Douga m'avaient apporté beaucoup de ressources avant d'être arrachés à notre affection. Que de beaux souvenirs d'enfance – la plupart transcrits dans ces mémoires – avons-nous partagés !

Le docteur Gana Fall, professeur d'histoire moderne, président de la Commission 5 de l'Histoire générale du Sénégal, et monsieur Élimane Kane m'ont été d'un appui inestimable. Monsieur Demba Diop, témoin d'une partie récente de l'histoire économique et sociale de Sébikhotane, m'a également fourni des documents d'archives ayant trait à des conflits fonciers au tournant du XIX^{e} siècle. Nombreux furent mes jeunes collègues universitaires qui soit m'ont accompagné lors de mes enquêtes de terrain, soit ont

relu des parties de mes manuscrits, ou tout simplement fait la prise de vue de tel ou tel site : le docteur Oumar Thiam, le docteur Issaga Ndiaye, le docteur Emmanuel dit Magou Faye, le docteur Mody Sidibé, le docteur El hadji Mamadou Sané et, enfin, le docteur El Hadji Dabo, qui m'ont beaucoup soutenu à cet égard. Le docteur Assane Seck a toujours accompagné mes recherches dans la trilogie que j'ai consacrée à notre terroir, Sébikhotane, finalement devenu notre commune passion. Je l'en remercie vivement. Le docteur Al Hassane Faty, du laboratoire d'Études et de Recherches sur les traditions et la modernité dans les Pays de Langue anglaise (LERPLA) de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, m'a apporté son assistance technique et ses compétences dans le domaine informatique. Je l'en remercie très sincèrement.

Lors de la rédaction de *Mémoires*, plusieurs collègues enseignants-chercheurs dans différentes universités m'ont apporté leur soutien inlassable et leurs suggestions avisées. Parmi ceux-ci, je pense particulièrement à monsieur le professeur Étienne Teixeira, helléniste de renom, doublé d'un latiniste ; monsieur le professeur Mor Ndao, grand spécialiste de l'histoire économique et sociale du Sénégal ; monsieur le professeur Mamadou Bâ, spécialiste de la littérature africaine ; et, enfin, monsieur le professeur El Hadji Cheikh Kandji, dont la relecture minutieuse de mes manuscrits est toujours plus que gratifiante. Le professeur Babacar Diop – Buuba m'a fait bénéficier de son érudition et de sa parfaite maîtrise de l'histoire ancienne. Je lui en suis profondément reconnaissant. Je remercie, dans le même élan, le professeur Malick Ndoye du département d'histoire, pour sa précieuse relecture de mon manuscrit.

Une autre personnalité dont l'apport a été considérable dans mes trois essais sur Sébikhotane est bien le professeur Ismaïla

Ciss, chercheur à l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Je sortais toujours de mes discussions avec cet illustre historien, avec le sentiment d'avoir été plus instruit et souvent avec le réconfort que telle ou telle piste de recherche entamée était bien la bonne. Il y a plus : le professeur Ciss a parfois mis à ma disposition des documents de qualité sur certaines questions soulevées.

J'ai amplement bénéficié des éclairages archéologiques et océanographiques de monsieur le professeur Ibrahima Thiaw, enseignant-chercheur à l'IFAN, et de ceux de monsieur le professeur Daouda Ciss, chirurgien-dentiste, qui m'a fourni de très précieux documents sur Lamane Birane Ciss, son père.

Diverses personnalités m'ont apporté leur soutien en me donnant gracieusement des photos de famille, des sources que j'ai chaque fois signalées. Parmi celles-ci figurent monsieur Bakary Togola et madame Monique Badiane ; les professeurs Diène Dione et Honoré Dacosta du département de géographie de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'UCAD qui m'ont été d'un très grand apport.

L'on a tendance, dans des recherches de cette nature, à passer sous silence certains illustres anonymes qui, pourtant, nous apportent énormément, puisque chaque détail peut ouvrir des pistes nouvelles, éclairer telle ou telle autre problématique. Sous ce rapport, force est de reconnaître que monsieur Djiby Sall, chef de village du Belvédère à l'École normale William Ponty de Sébikhotane, m'a toujours accueilli au Belvédère, son « Royaume d'enfance », tout en me faisant bénéficier de ses connaissances sur l'histoire locale, en particulier l'histoire orale coloniale telle que son père la lui a transmise. Madame Seynabou Guéye de Sébi-Gare m'a fourni des illustrations fort utiles. Monsieur Talla Diop de Sébi-Gare m'a toujours accueilli chez lui avec bienveillance.

Je remercie très sincèrement madame Fatoumata Cissé-Diarra, directrice des Archives nationales du Sénégal (A.N.S.) ainsi que tout le personnel pour le chaleureux accueil qui m'y avait été toujours réservé. L'Agence nationale de la Statistique et de la Démographie (A.N.S.D.) de la République du Sénégal aussi m'a été d'un très grand secours. Je confonds dans les mêmes remerciements chaque membre de son personnel, quel que soit le niveau de responsabilité où il se situe.

Que toutes ces personnalités et personnes morales veuillent bien trouver ici l'expression de mes sincères remerciements, ainsi que mon incommensurable dette de reconnaissance !

Liste des sigles et abréviations

A.E.F. : Afrique équatoriale française

A.N.D.S. : Agence nationale de la Statistique et de la Démographie

A.N.S. : Archives nationales du Sénégal

A.O.F. : Afrique occidentale française

B.C.C. : Brevet de Capacité Colonial

B.D.S. : Bloc Démocratique Sénégalais

C.A.P.E.S. : Certificat d'Aptitude pédagogique à l'Enseignement secondaire

C.E.P.E. : Certificat d'Études primaires élémentaires

C.L.A.D. : Centre de Linguistique appliquée de Dakar

C.P.L.A. : Centre de Perfectionnement en Langue anglaise

D.E.S. : Diplômes d'Études supérieures

E.N.W.P. : École normale William Ponty

I.F.A.N. : Institut fondamental d'Afrique Noire

I.S.B.E.A. : Institut sénégalo-britannique d'Enseignement de l'anglais

Math-élém : Mathématiques élémentaires

Propé : Propédeutique

Sciences-ex : Sciences expérimentales

S.F.I.O. : Section française de l'Internationale ouvrière

R.T.S. : Régiment des Tirailleurs sénégalais

U.C.A.D. : Université Cheikh Anta Diop de Dakar

Avant-propos

Dans les années 1950, alors que j'étais élève à l'École annexe de Sébikhotane, localité où je suis né, je me suis interrogé sur les raisons pour lesquelles l'administration coloniale française avait choisi cet emplacement pour y implanter, à partir de 1937, la prestigieuse école fédérale chargée de la formation de l'élite africaine indigène, conformément à « l'action sociale » (Rapport statistique de 1941-1944) et surtout à la politique d'assimilation et de mise en valeur des colonies. Rien que de ce point de vue, Sébikhotane est, en quelque sorte, l'incubateur, le fondement de l'Afrique occidentale française ; et l'École normale William Ponty, tout un symbole du brassage interethnique des peuples et des cultures.

L'une des raisons qui ont présidé à la rédaction de la présente monographie, c'est l'attrait que Sébikhotane, mon « Royaume d'enfance », exerce depuis plus d'une cinquantaine d'années sur ma personne. C'est là que je vis le jour vers la fin de la Seconde Guerre mondiale ; c'est là aussi que j'ai fréquenté l'École annexe, une école d'application, après avoir suivi mes parents pendant trois ou quatre années à Thiès, où mon père travaillait comme employé de chemin de fer, dans ce que l'on appelait D.N. (Dakar-Niger) ou Dépôt, faisant ainsi allusion aux rails, métonymie du chemin de fer. Avant cet épisode de sa carrière professionnelle, mon père avait servi comme agent de la poste à Diourbel au moment où, à la faveur du mouridisme et de l'avènement de Serigne Mouhamadou Moustapha Mbacké (1888-1945) au califat en 1927, cette ville ferroviaire, aussi, commençait à prendre son essor.

De Thiès, mon père trouva un emploi à la gare de Sébikhotane, en qualité d'aiguilleur, puis dans les magasins de l'École normale William Ponty de Sébikhotane. Cette école était en plein chantier, après son transfert de Gorée intervenu en 1937 non sans

difficultés, puisqu'il fallait défricher le terrain, l'aplanir, le niveler, rajouter des bâtiments à ceux légués par le camp militaire.

Cet environnement scolaire avait dû influencer mon père et le convaincre de la nécessité de m'envoyer à l'École annexe, école coloniale par excellence, aidé en cela par mon grand-père, ancien médecin africain qui finira, à la suite de conflits idéologiques et politiques avec le député Blaise Diagne, par abandonner la pratique de la médecine pour se reconvertir à l'économie de plantation à Sébikhotane. Ce qui lui réussit parfaitement.

Si j'évoque ces aspects-là, c'est d'abord pour montrer que l'appartenance de mon père à la classe ouvrière, d'une part, le fait qu'il était instruit, d'autre part, ont été des déterminants dans mon éducation et les motivations qui m'ont fait prendre conscience (à mon père avant moi) de la nécessité de m'extirper de ces conditions, et de les dépasser.

Loin d'être une donnée immédiate de la perception, le paysage, tout paysage, est avant tout une construction, le résultat d'un dialogue, voire d'une permanente négociation, entre la nature et l'observateur qui cherche à entrer dedans, tentative qui peut lui être accordée ou, au contraire, refusée ; et ce n'est qu'après y être entré, puis y être accepté, qu'il peut se l'approprier et le présenter sous une forme symbolique, littéraire, iconique et, plus généralement, artistique. Toutefois, le paysage peut offrir plusieurs perspectives selon l'angle ou la période d'observation.

Concernant Sébikhotane, lorsque je parcours le paysage allant de l'ancienne gare ou du garage vers Sébi-Ponty plus de 60 ans après l'avoir traversé des milliers de fois pour fréquenter l'École annexe et, plus tard, l'École normale William Ponty, le réel se découpe différemment (quoi de plus normal ?). Mon regard sectionne mieux cette réalité à la fois monolithique et uniforme

de mon Royaume d'enfance. Il fait craqueler toute la subjectivité, j'allais dire la synchrèse de l'enfance par un rétrécissement des distances, les mêmes, à en juger par des repères, toujours les mêmes, comme pour défier le temps dans sa capacité irréductible à anéantir le réel. Le Temps est passé par là !

Observer le monde, les êtres et les choses qui le peuplent, tout en nous y incluant et en nous y immergeant, était, pour nous écoliers des années 1950 à Sébikhotane, une manière de chercher à le connaître, c'est-à-dire à nous connaître nous-mêmes, prélude à la « leçon des choses » par laquelle le maître blanc reprenait le cours juste après la récréation. Tout cela se résumait en ceci : tenter de posséder le réel.

S'agissant de camarades de promotion, des lieux de mémoire, les faits bruts tendent à montrer qu'il s'établit toute la vie en nous une compétition, une rivalité refoulée, qui ne se révèle pas toujours au grand jour et qui prend les contours d'une vigilance de veille pour sans cesse tenter de savoir, dans un élan d'anamnèse, ce qu'un tel est devenu, tant du point de vue de la réussite sociale, professionnelle que matrimoniale. C'est immanquablement sous ce rapport de curiosité saine que l'on peut comprendre et mieux expliquer pourquoi à Sébikhotane, dans une tranche de vie, les gens de la même classe d'âge, des mêmes promotions, tendent irrésistiblement à embrasser, à quelques années d'intervalle parfois, la même profession, fût-elle d'enseignant, comme ce fut le cas à Sébikhotane dans les années 1950. Une énigme à résoudre ou une simple réalité sociologique à cerner ?

Pour les gens de la génération de mes parents, l'école du Blanc, dans les représentations collectives, était la chienlit de toute une société à forte orientation culturaliste qui se devait de préserver ses valeurs ancestrales. La conception que les communautés avaient de l'école française était telle qu'y être éduqué,

c'était, du coup, être perdu par sa famille. Si tant est que l'obtention du Certificat d'Études primaires et de la « Bourse » (c'est ainsi qu'on appelait l'examen d'entrée en 6e) laissât entrevoir quelques infimes chances de « récupérer » l'enfant ; le baccalauréat était sûrement synonyme d'éloignement, la perte définitive du fils du terroir qui irait poursuivre ses études en France pour ne plus revenir « *plein d'usage et de raison* ». Et, de ce point de vue, le contre-exemple de l'époque était tout trouvé en un certain Babacar Ndiaye, originaire de Bargny, qui, parce qu'il s'était fâché contre un membre de sa famille, avait quitté le terroir où on ne l'aura plus revu. Dans les perceptions collectives des années 1940, tout enfant éduqué devenait un élément du colon au grand dam de ses parents, de son ethnie et de sa race. Attention donc à l'école du Blanc !

En réalité, deux moments charnières marquent mon immersion dans l'espace scolaire de Sébikhotane. D'abord les années 1954-1958. En 1954, mes parents me firent quitter l'école urbaine de Thiès pour m'emmener à Sébikhotane, poursuivre mes études élémentaires en classe de cours élémentaire première année, jusqu'à l'obtention du BEPC au collège normal de Rufisque et l'admission au baccalauréat (série philosophie) en 1965 à l'École normale William Ponty de Sébikhotane, deuxième moment charnière. Toutefois, mon enracinement primordial dans le territoire de Sébikhotane où je naquis – disais-je – vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, mes visites rapprochées dans ce territoire, le fait que mon père a travaillé à l'École normale William Ponty à partir du début des années 1940, me fournissent suffisamment de traces, de stigmates, de symboles, voire d'emblèmes pour parler, avec une relative autorité, autant de cette école que de ce territoire auquel j'ai déjà consacré trois monographies ; sans oublier mes lectures et recherches à partir des documents d'archives et mes

nombreuses enquêtes de terrain. En réalité, je suis très attaché à Sébikhotane. Je ne me suis jamais exilé de Sébikhotane !

Le présent essai qui constitue la deuxième partie des *Mémoires de Sébikhotane* (2024) est subdivisé en trois chapitres entièrement réservés à la prestigieuse école fédérale.

Le premier chapitre traite de l'implantation de l'école à Sébikhotane en 1937. Il met l'accent sur les infrastructures et leur usage.

Le deuxième chapitre aborde l'enseignement colonial et met en contrepoint les programmes et le contenu des enseignements de 1937 à 1965.

Le troisième et dernier chapitre se situe dans une perspective post-coloniale en ce qu'il traite des lieux de mémoire avec, en arrière-plan, la préconisation de réhabilitation de l'école comme, non seulement un monument historique en soi, mais surtout en fait.

Pour ce qui concerne la graphie des mots, j'ai préféré maintenir l'orthographe Sébikhotane qui est plus conforme à la réalité et à l'histoire de mon terroir. S'agissant des toponymes et lieux de mémoire, j'ai conservé l'orthographe classique, celle de l'époque coloniale, pour ne pas dérouter le lecteur et pour la conformer à celle des archives. Le texte peut être abordé de deux manières ; il peut se lire comme un essai pédagogique doctrinal, tout comme il peut être exploité comme un thésaurus, à partir de la table des matières et de l'index.